CORM Georges, *Pour une lecture profane des conflits. Sur le « retour du religieux » dans les conflits contemporains du Moyen-Orient*, Paris, La Découverte/Poche, 2015, 275 p.

Récemment interviewé à l'occasion de la sortie de son dernier film, « Homeland : Irak année zéro », le réalisateur franco-irakien Abbas Fahdel confiait que la première fois qu'on lui avait demandé s'il était chi'ite ou sunnite, c'était après son arrivée en France, à l'âge de dix-huit ans. Jusque là, en Irak, la question ne s'était jamais posée en ces termes, même s'il savait que son père était sunnite et sa mère chi'ite. Mais il ajoutait qu'après l'intervention américaine de 2003, les choses avaient changé. Sous tendue par une vision sectaire et clanique de la société irakienne, la politique de l'occupant américain – poursuivie par les nouvelles autorités irakiennes – avait en effet entraîné l'effondrement des anciennes structures de l'Etat, une redistribution du pouvoir sur une base confessionnelle et le bouleversement de toute la structure sociale, politique et même géographique du pays, contribuant pour partie aux funestes développements qui ont suivi[1].

Ces remarques d'A. Fahdel pourraient constituer une intéressante illustration à l'échelle individuelle des grandes lignes de l'ouvrage de Georges Corm. L'auteur y développe en effet la thèse selon laquelle la grille de lecture qui consiste à interpréter les conflits du Moyen Orient comme résultat de la persistance de schismes religieux et ethniques s'affrontant depuis toujours dans cette région du monde est historiquement fausse et doit être déconstruite au profit d'une analyse « profane » de la (des) situation(s). L'enjeu d'une telle déconstruction n'est pas simplement d'ordre scientifique, il est aussi politique. Car pour être fausse en tant qu'analyse, cette grille de lecture « religieuse » n'en est pas moins agissante ; à preuve – mais il y en aurait bien d'autres – les conséquences évoquées plus haut de l'occupation américaine en Irak en terme de confessionnalisation de la société irakienne, ou encore la stratégie défensive du pouvoir syrien d'Al Assad visant à radicaliser et à sectariser ses opposants pour mieux décrédibiliser les revendications démocratiques de la population syrienne.

Lire les conflits en terme de simples affrontements religieux (notamment chiites contre sunnites, musulmans contre chrétiens) n'est donc pas une simple erreur d'analyse d'observateurs mal informés. Il s'agit le plus souvent d'une stratégie délibérée de « construction de l'ennemi » (selon une logique binaire du « bon » et du « méchant ») et d'occultation des véritables causes des violences multiformes qui déchirent les sociétés du Moyen-Orient depuis des décennies. Or, les causes réelles sont, selon G.Corm, forcément multiples, tout à la fois économiques, démographiques, géopolitiques… Elles ont par ailleurs des racines historiques, et c'est donc à l'histoire en tant que discipline qu'il faut recourir pour en comprendre les principes, et non à des visions mythifiantes figeant une fois pour toutes les groupes humains dans de supposées oppositions religieuses ou culturelles. Ces dynamiques historiques sont elles aussi multifactorielles, mais l'auteur en identifie trois principales. La première est celle des déstructurations causées pas la période coloniale et du « vide de puissance » qui s'est durablement installé, non seulement au Moyen-Orient, mais aussi dans les Balkans ou en Afrique. Une seconde dynamique est celle de l'apparition d'États atypiques nés dans des situations conflictuelles non résolues, et jusqu'à aujourd'hui soumis à des influences externes disproportionnées,

1 Interview d'Abbas Fahdel à l'émission La Grande table (2ème partie), France Culture 9/02/2016 (13:05 et 15:14) http://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/speciale-irak-22-ceux-qui-sont-restes
Sur ces évolutions, lire notamment les travaux de Peter Harling et de Myriam Benraad.

au dépens des populations locales (cas notamment illustré par le Pakistan ou Israël). Enfin, c'est dans la politique impériale américaine que l'auteur voit une cause majeure des conflits actuels, celle-ci ayant pour principal outil – outre les interventions militaires proprement dites – une manipulation permanente des règles du droit international (souvent qualifiée de politique des « deux poids et deux mesures ») et dont l'effet le plus grave est de décrédibiliser au niveau mondial la notion même de règle de droit. Promouvoir une « lecture profane » des conflits revient donc à poursuivre un double but : sur le plan scientifique, il s'agit de faire progresser l'analyse des causes objectives des conflits ; sur un plan plus politique, une telle lecture doit permettre de déconstruire des imaginaires qui peuvent « devenir encore plus redoutables que la réalité objective et profane » au point de « paralyser la possibilité de s'opposer aux guerres injustes » (p.6-7).

Force est de constater, même si les textes rassemblés dans cet ouvrage ont tous été écrits avant 2011, c'est-à-dire avant le début du conflit qui ravage depuis la Syrie, à quel point le propos reste pleinement d'actualité. On a évoqué plus haut la stratégie du pouvoir syrien visant à transformer une protestation globale et pacifique en conflit militaire et confessionnel. Cette stratégie a non seulement réussi à rendre inaudibles les revendications politiques de la société syrienne, mais au-delà de ce premier objectif, à imposer à la majeure partie des médias qui rendent compte du conflit une grille de lecture presque exclusivement ethno-confessionnelle. Or celle-ci ne tient guère compte des profondes transformations intervenues dans le pays depuis plusieurs décennies sous les effets de la transition démographique, de la généralisation de l'éducation, mais aussi de l'ouverture économique, de la mondialisation et d'un capitalisme prédateur dont les réseaux et les clientèles n'ont que peu à voir avec les appartenances religieuses et confessionnelles. L'ouvrage de G.Corm – et notamment la première partie, qui concentre l'essentiel de sa démonstration – vient donc, de ce point de vue, comme un rappel salutaire.

On peut néanmoins se demander qui sont les véritables destinataires de ce rappel, et s'étonner que l'auteur insiste à plusieurs reprises pour accuser de « culturalisme » et mettre indistinctement dans le même sac journalistes, médias en général, « observateurs » et chercheurs, reprochant notamment à ces derniers de fournir aux premiers « quelques idées simples et mobilisatrices destinées à justifier le conflit » (p.16). Un tel amalgame, réitéré à plusieurs reprises au long de l'ouvrage vient en fait desservir le propos, plutôt que d'en faire ressortir l'originalité. Car on ne peut évidemment traiter comme un seul bloc l'ensemble des discours et des analyses développés, en France et ailleurs, sur les conflits du Moyen-Orient. Et s'il est vrai que bon nombre de médias dominants se satisfont volontiers de thèses culturalistes et essentialistes, que ce soit par paresse intellectuelle ou par conviction idéologique, s'il est également vrai que certains segments du monde académique sont plus exposés que d'autres à des formes de récupération, à l'inverse, la grande majorité des universitaires et des chercheurs produisent depuis longtemps ces analyses « profanes » que G. Corm appelle de ses vœux. Et même s'ils sont minoritaires dans leur profession, certains journalistes tentent, non sans mal, de rendre compte de réalités qui contredisent la doxa médiatique générale. Dès lors, plutôt que de faire à l'ensemble des « intellectuels et chercheurs » le procès de « s'identifier aux slogans et politiques de puissance » (p.46), il y aurait à faire une véritable analyse sociologique beaucoup plus fine et nuancée de la répartition des discours et des schémas explicatifs proposés, à la fois dans le

champ médiatique et dans le champ académique, et des rapports souvent difficiles qui existent entre ces deux sphères de production du savoir.

Un autre sujet d'étonnement à la lecture du livre est la confusion – là aussi réitérée – entre les termes « anthropologique » et « essentialiste » (par exemple p.31 et p.47). G.Corm semble en effet considérer les deux termes comme synonymes, ce qui traduit une vision pour le moins réductrice et passéiste de la discipline anthropologique. Car sauf à considérer que les anthropologues d'aujourd'hui seraient encore imprégnés des paradigmes racialistes du XIXème siècle, en quoi des analyses ou un vocabulaire anthropologique seraient-il forcément essentialistes ? Il y a bien longtemps qu'ethnologues et anthropologues s'intéressent à des domaines aussi variés et « universels » que le politique, l'économie… Par ailleurs, ils sont ceux qui, par leur contact prolongé sur le terrain, leur connaissance intime des pratiques et des représentations, sont justement les mieux placés pour déconstruire efficacement les a priori culturalistes et les généralisations hasardeuses des analyses pratiquées à distance, contre lesquels G.Corm s'élève à juste titre.

François Siino
Aix Marseille Université, CNRS, IREMAM UMR 7310